

Espoirs et épuisements Persistances de l'imaginaire de la survie

Christian Guay-Poliquin

Numéro 69, été 2017

Le fantasme de la survie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85849ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guay-Poliquin, C. (2017). Espoirs et épuisements : persistances de l'imaginaire de la survie. *L'Inconvénient*, (69), 18–20.

ESPOIRS ET ÉPUISEMENTS

Persistances de l'imaginaire de la survie

Christian Guay-Poliquin

Hiver 1867, dans le nord de la Finlande. Une grande partie de la population rurale, assaillie par la pauvreté et les mauvaises récoltes, erre de bourg en bourg pour trouver un peu de nourriture. Mais la saison blanche est sans pitié, le froid est mordant et la faim rugit dans le ventre des vagabonds. Des hordes de gens marchent vers le sud en mendiant. L'anémie creuse les visages. L'État est impuissant ; il ne peut assurer la subsistance de l'ensemble de ses habitants. La famine cède à un chaos lent mais certain. On craint la violence des désespérés et l'arrivée des épidémies. Chacun est laissé à lui-même ; les plus nantis derrière des portes closes, avec leur conscience, et les plus pauvres avec leur appétit, dans un décor désolé, balayé par le froid et l'indigence.

Le roman *La faim blanche* de l'auteur et journaliste finlandais Aki Ollikainen raconte ainsi l'histoire de la famille de Juhani, Matalenna, Marja et Juho, qui tentent désespérément de fuir la misère en allant vers Saint-Petersbourg, à pied, en plein hiver. Des quatre membres de cette petite troupe, aucun ne se rendra à destination. Et un seul survivra.

La survie est la mise en intrigue fondamentale de l'existence humaine. Vivra, vivra pas ? Les récits qu'elle suscite nourrissent ainsi un imaginaire paradoxalement fertile. Alors que le spectre des possibilités de l'existence diminue, le potentiel narratif, lui, augmente. En impliquant entre autres les tropes de la quête, de l'abandon et de l'errance, les histoires de survie supposent un rapport au monde bousculé par la menace d'un anéantissement. Anéantissement de soi ou du monde, les enjeux de la survie se chevauchent et, parfois, se confondent, comme si on retrouvait dans chaque aventure individuelle une part du destin collectif. D'où la singulière catharsis que produisent ces récits.

Plusieurs œuvres du genre donnent ainsi à voir une sorte de retour au temps des origines, des commencements. Les contingences liées à ces contextes difficiles font ressurgir des instincts, voire des atavismes, qui rappellent un ordre des choses dont nous sommes éloignés mais avec lequel nous restons étrangement familiers. L'existence mise en péril agirait comme un dévoilement où les masques des beaux jours

tomberaient les uns après les autres. En remettant en jeu le continuum de la vie quotidienne, les épreuves de la survie transforment le visage et le regard de leurs protagonistes. Si le fait de survivre signifie *continuer à vivre*, c'est qu'il implique, à plus forte raison, de *ne pas mourir*. À l'image d'Ulysse tendant l'oreille au chant des sirènes, le survivant est celui qui a entrevu un monde d'où on ne revient pas et où chaque instant vécu semble avoir été arraché aux griffes de la mort.

Dans le film *All Is Lost* (2013) du réalisateur J.C. Chandor, par exemple, un marin solitaire tente de survivre à un bête mais fatal accident de voilier. Un matin, au milieu de l'océan Indien, il constate qu'il est entré en collision avec un conteneur flottant à la dérive. La coque de son voilier a été déchirée et l'eau s'est engouffrée par la brèche, le privant ainsi de sa radio et de son matériel de navigation. Pris dans une violente tempête, il se réfugie sur un radeau de sauvetage où, avec un sextant et des cartes marines, il tente de rejoindre une voie de navigation afin d'être repéré. Toutefois, le soleil implacable, la menace des requins et l'épuisement de ses maigres réserves le contraignent à regarder la mort en face. Dans cette fiction sans paroles et sans musique, le marin livre un combat émouvant et acharné contre la mer qui tente patiemment de l'avaloir. En proie à l'abandon le plus total, le naufragé ne se laisse pourtant jamais abattre. Il s'active sans cesse. Car la survie a ceci de particulier : elle semble toujours sans issue. Celui qui sombre dans le découragement est déjà mort. Celui qui s'accroche à chacun de ses gestes, en acceptant l'incertitude de sa situation, conserve précieusement l'espérance du lendemain.

Les robinsonnades s'inscrivent dans le même sillon. Seulement, dans ce type de récits, les protagonistes ont miraculeusement survécu au naufrage. Recrachés par la mer sur le rivage d'une île déserte, les rescapés peinent à s'expliquer comment ils ont échappé à la mort. Et, à plus forte raison, pourquoi. Le fardeau de la solitude semble alors plus opaque que celui des besoins vitaux à combler. Il faut évoquer ici le remaniement magistral de l'histoire de Robinson Crusoé proposé par Michel Tournier dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Dans cette version, Tournier explore la dérégulation de Robinson. Faisant face à sa solitude, ce dernier la nie en recréant autour de lui l'image de sa société : rituels, célébrations, calendrier, etc.

Malgré ses efforts considérables pour rester dans le giron de la civilisation, Robinson est toutefois frappé de désarroi : « Il est inutile de se le dissimuler : tout mon édifice cérébral chancelle », précise-t-il. En fait, le Robinson de Tournier vit les contrecoups intérieurs qu'entraîne l'effacement progressif de toute altérité. Plus conscient que jamais de l'isolement qui est le sien, Robinson sait que « les ténèbres l'environnent ». Mais contrairement à Defoe, Tournier fait de la rencontre entre Vendredi et Robinson le point tournant du récit. Car autrui, comme le mentionne Gilles Deleuze en postface, « c'est ce qui *possibilise* ».

Mais alors, quand arrête-t-on de survivre ? Quand commence-t-on à vivre ? Le sous-titre du magnifique roman d'anticipation *Station Eleven* d'Emily St. John Mandel donne un éclairage particulier à cette ambiguïté constitutive : *Parce que survivre ne suffit pas*. L'idée de l'auteure est originale dans la mesure où elle reprend les grands thèmes de la fiction postapocalyptique mais en y faisant figurer une troupe de théâtre nomade qui, pour donner ses représentations, n'hésite pas à s'aventurer sur les grandes routes où fourmillent les brigands et les malfaiteurs. En somme, dans ce monde d'après la fin du monde, la transmission d'un certain récit collectif semble aussi importante, sinon plus, que l'instinct de conservation individuel. La pérennité de la culture, en ce sens, forme le gage de la civilisation.

Si les récits de survie insistent sur la notion d'altérité, c'est que « l'autre », qu'il soit rêvé ou bien réel, agit comme un catalyseur ; c'est à partir de son regard que se construit le sens de la lutte pour vivre encore. Pour vivre ensemble. De ce fait, de nombreuses fictions puisant dans la thématique de la survie nous rappellent que la figure de « l'autre » est double. S'il représente a priori un adjuvant, celui-ci peut rapidement se transformer en concurrent, voire en menace. Ainsi, la situation problématique initiale est souvent reléguée au second plan, au profit d'un nouvel et incontournable point focal : les relations humaines. On se souvient notamment de la partie centrale d'*Océan mer*, d'Alessandro Baricco, où l'auteur reprend l'histoire tragique du radeau de *La Méduse*. Une frégate s'est échouée sur un banc de sable au large des côtes de l'Afrique. Comme les barques de secours ne suffisent pas pour accueillir tout l'équipage, les marins construisent un grand radeau que tireront les autres embarcations. Par contre, peu de temps après que les passagers ont quitté le navire, la panique et la confusion s'emparent du convoi et le câble de remorquage est coupé. Le radeau se met à dériver, livré aux humeurs de la mer et à la furie des naufragés. Rapidement, des lames de couteau brillent dans la nuit et plusieurs manquent à l'appel au petit matin. Intitulée « Le ventre de la mer », la deuxième partie du roman de Baricco rappelle qu'aux appétits implacables des éléments se substitue une menace plus redoutable encore : la folie des compagnons d'infortune.

Si « l'autre » peut se révéler un allié essentiel autant qu'un danger imminent, c'est que les épisodes de survie attisent l'ambiguïté des relations sociales. Alors que les institutions qui règlent le quotidien paraissent de plus en plus lointaines, les comportements normatifs sont appelés à être redéfinis. Si le langage y joue un rôle primordial et permet

d'établir le dialogue avec autrui, il oblige aussi à un certain dévoilement de soi. Le poignant récit de montagne *Les égarés*, de la romancière Lori Lansens, met en scène cette spécificité du langage dans le contexte de la survie. Trois femmes et un jeune homme aux pensées suicidaires se retrouvent perdus en forêt pendant plusieurs jours. Alors qu'ils luttent contre la faim, le froid et les intempéries, leurs conversations, d'abord brèves et pratiques, gagnent en densité, meublent les silences et sondent les territoires intérieurs de chacun. Peu à peu les histoires tortueuses du passé se superposent aux péripéties en forêt et cette aventure malheureuse devient le cadre de nombreuses révélations. Car bien avant de se perdre en montagne, ces personnages s'étaient « égarés » dans le cours de leur existence.

Parler et survivre, il faut le souligner, sont des actions coextensives. On se souvient, en ce sens, du rapport étroit entre narration et sursis, magnifiquement mis en scène dans les *Mille et une nuits*, où chaque histoire permet à Shéhérazade de repousser son exécution. Le récit serait ainsi doté de vertus salvatrices. Dire le monde reviendrait en quelque sorte à le sauvegarder ; raconter sa vie, à la prolonger. De manière métaphorique, certes, mais non moins significative, il faut se rappeler le protagoniste éprouvé de Gabriel Garcia Marquez qui, dans *Récit d'un naufragé*, survit en mangeant le papier des lettres qu'il avait dans sa poche au moment où il a quitté le navire qui sombrait, sur un radeau de fortune.

Mais quels que soient les espaces ouverts par la parole, la nourriture reste indéniablement l'enjeu majeur des fictions de la survie. Et ce besoin primaire est souvent le moteur implicite du récit et, donc, un élément constitutif de la tension narrative. Car le survivant, par définition, est un être affamé. Un superbe et douloureux passage du roman *Si c'est un homme* de Primo Levi évoque le drame intérieur de celui qui cherche à assouvir son appétit. Le narrateur, prisonnier dans un camp de travail nazi depuis plusieurs mois, parvient un jour à mettre la main sur une double ration. Depuis longtemps affaibli et anémique, le protagoniste de Levi avale cette double ration avec une satisfaction béate. Cependant, les plaisirs rassurants de la déglutition s'évanouissent rapidement. Plus encore, le mangeur saisit l'erreur qu'il vient de commettre. Au lieu de calmer son appétit et de lui procurer une dose d'énergie bienfaitrice, sa double ration le sort de sa torpeur, lève le voile sur le cauchemar qui est le sien et éveille sa conscience à sa condition misérable et sans issue.

Le récit, désormais célèbre, des survivants de l'écrasement du vol 571 dans la cordillère des Andes rappelle aussi que la faim donne parfois un goût amer à la nourriture. Ayant appris grâce à la radio de l'avion que les recherches pour les retrouver avaient été abandonnées, les survivants sont contraints de manger la chair de leurs camarades décédés. D'où l'aspect équivoque de leur histoire. D'ailleurs, des accusations de cannibalisme ont pesé sur eux jusqu'à ce que le pape Paul VI les disculpe en invoquant la métaphore de la communion et du dernier repas du Christ.

Dans plusieurs fictions catastrophiques où la nourriture vient à manquer, le chasseur est investi d'un savoir important, capital. De tous les affamés, il est généralement le mieux

portant. Il personnifie en quelque sorte la survie, car il parle le langage oublié des éléments, de la nature, des animaux. Il sait encore interagir avec le monde originel, tel qu'il existe en marge des déterminations qui lui ont été attribuées au fil du temps. Si l'abécédaire de Gilles Deleuze commence avec *A comme dans Animal*, c'est peut-être pour la même raison. Selon le philosophe, celui qui déchiffre les indices et les traces afin d'interagir avec une bête aurait un rapport animal avec l'animal. Il accepterait de jouer sur un terrain qui n'est pas le sien. Il se reterritorialiserait dans une logique qui échappe aux référents humains. Car *l'être animal* pour Deleuze, c'est *l'être aux aguets*.

En fait, tout porte à croire que l'expérience de la survie ramène l'être humain à une certaine animalité, car l'irruption féroce des besoins primaires implique nécessairement des réactions instinctives. Dans l'univers postexotique de l'écrivain français Antoine Volodine, par exemple, les personnages sont souvent associés au règne animal. Dans *Des anges mineurs*, dans *Dondog* ou encore dans *Lisbonne dernière marge*, les masses sont constamment comparées à des populations d'insectes affolés ou à des meutes indistinctes qui errent ou se cachent pour subsister. Derrière ces représentations, on retrouve surtout une humanité rampante, bestiale et démunie qui, à défaut de pouvoir persister avec ses qualités originelles, est contrainte de régresser pour exister. Cette accointance pour le moins déstabilisante assure la résistance des personnages. Les êtres hybrides sont mieux disposés à survivre. En s'animalisant pour répondre aux exigences de la subsistance, les personnages de cet univers crépusculaire se débarrassent d'une partie de leur historicité. Leur avenir est ainsi dépourvu des attributs habituels. Certes, la survie est un appel à l'adresse du futur, mais ce dernier n'attise ni crainte ni réelle espérance. Il est informe. La seule chose qu'il semble susciter, c'est un sentiment mêlé d'épuisement, de lassitude et d'acharnement. L'horizon d'attente du monde postexotique est construit autour de lendemains non pas immédiatement radieux, mais de lendemains invariablement possibles.

Dans cette foulée, il faut souligner la présence des enfants dans bon nombre de récits de survie. L'enfant, en effet, représente la victime parfaite, le martyr des aléas de la survie. Puisque même en temps normal son existence dépend des soins et des attentions que lui prodiguent les autres, sa « mort possible » paraît inadmissible. Il est innocent. Il ne peut pas, il ne doit pas mourir. Ainsi, l'enfant est souvent celui qui reste en vie. Or, il ne réchappe pas aux catastrophes seulement parce qu'il est le symbole de la suite du monde et qu'il incarne les promesses de l'avenir, mais aussi, peut-être, parce qu'il est avant tout un être du présent. Et que le présent est l'unique dimension de la survie. Délesté de l'amertume qui consume les survivants éprouvés, l'enfant est encore capable d'empathie. Il faut se souvenir ici du fils dans le roman *La route* de Cormac McCarthy, raison et prétexte de cette lutte spectaculaire pour durer. Après une escarmouche avec un désespéré, le père tente vainement de consoler son fils affligé par le sort du malheureux : « Il va mourir de toute façon [...] Ce n'est pas à toi de t'occuper de tout. » Mais, après un moment de silence, l'enfant lui répond : « Si, c'est à

moi. C'est à moi. » Et bien sûr, au terme de leur déroute, le fils est recueilli par des étrangers bienveillants alors que le père agonise sur le bord du chemin.

En somme, les récits de survie raconteraient les soubresauts du corps et de la conscience devant une certaine présence de la mort. Toutefois, tous ne sont pas égaux devant un tel miroir. Dans *La faim blanche*, évoqué plus tôt, le personnage du sénateur peine à accepter son statut de privilégié. Pendant que le désœuvrement accable cet homme politique, Juhani, le père de famille, meurt à force de se priver de nourriture pour ses enfants. Matalenna, l'aînée des deux enfants, s'éteint après avoir mangé : elle était si affamée que son système digestif n'a pas supporté la nourriture qu'elle venait d'avalier. Marja, la mère, finit quant à elle par s'effondrer dans la neige, comme si elle était morte depuis un moment déjà, bien qu'elle marchât encore en portant le jeune Juho dans ses bras. Le spectacle accablant des hordes de mendiants qui sillonnent le pays durant cet hiver impitoyable est intenable pour le sénateur. Sa solitude est augmentée par le sentiment que tous ces affamés, bien que largement désolidarisés en raison de leurs déboires, forment une sorte de communauté, ne serait-ce que par la négative. En luttant ainsi pour survivre, ils affirmeraient la persistance d'une strate de la population qui, après avoir été abandonnée à son sort, subsiste comme une trace indélébile de l'injustice sociale. C'est pourquoi, même après avoir sauvé le jeune Juho des mains froides de l'hiver, le sénateur reste convaincu que rien ne pourra plus l'absoudre.

•

La survie est une période d'apnée dans le cours de l'existence. Une plongée qui peut être relativement brève, mais obscure et profonde, ou bien de longue durée à quelques brasses de la surface, dans le chatolement trompeur de la lumière. D'une façon ou d'une autre, les épreuves de la survie fixent le destin des individus : les uns meurent, les autres demeurent. Si les rescapés peuvent se compter chanceux, ils restent cependant aux prises avec le fardeau d'avoir à reprendre le cours des choses, de relâcher leurs poumons pour respirer enfin. Les dernières lignes de *La faim blanche* d'Aki Ollikainen évoquent ce moment où, bien que les périls soient passés, il semble encore inconcevable de continuer à vivre :

L'été est arrivé. L'homme se raccroche à cette idée, souhaitant qu'elle comble le vide de son esprit sans laisser place à rien d'autre. L'homme s'avance vers le lac jusqu'à ce que l'eau lui arrive au-dessus des genoux, puis il écarte les bras et se laisse tomber en avant. L'étang le reçoit. Il s'enfonce sous la surface et descend lentement vers le fond. L'homme se laisse couler et pense un moment qu'il ne remontera pas. Puis il se met à nager. ■

Cet article est issu d'une conférence donnée le 10 mars 2017 à l'Université du Québec à Chicoutimi, à l'occasion de l'ouverture du colloque *Imaginaire de la survie*.